



**HAL**  
open science

## Pour une approche littéraire des cloches et horloges médiévales : réflexions méthodologiques et essai de synthèse

Fabienne Pomel

► **To cite this version:**

Fabienne Pomel. Pour une approche littéraire des cloches et horloges médiévales : réflexions méthodologiques et essai de synthèse. Cloches et horloges dans les textes médiévaux : mesurer et maîtriser le temps / sous la direction de Fabienne Pomel, Presses universitaires de Rennes, pp.9-32, 2012, 978-2-7535-2008-0. hal-01615587

**HAL Id: hal-01615587**

**<https://univ-rennes2.hal.science/hal-01615587v1>**

Submitted on 13 Oct 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

OUVERTURE

**POUR UNE APPROCHE LITTÉRAIRE  
DES CLOCHES ET HORLOGES MÉDIÉVALES :  
RÉFLEXIONS MÉTHODOLOGIQUES  
ET ESSAI DE SYNTHÈSE**

Fabienne POMEL

L'horloge à marquer et à rejeter était devant moi... , c'était une horloge plus précise qu'un rasoir. Quand bien même elle retardait d'une demi-heure, c'était une demi-heure à inclure dans un calcul qui s'inscrivait de lui-même et dès lors l'heure était exacte, rigoureusement exacte à la seconde près, guillotinée exacte, ou sinon il fallait l'enfiler dans le faite de la nuit, laquelle s'effaçait cérémonieusement devant une nouvelle journée, qui s'ouvrait aussitôt. Cela faisait parfois dans la semaine pas mal de jours. Mais c'était une horloge précieuse : cette horloge rejetait les loques.

Henri Michaux, « Tranches de savoir » (1950) non repris en 1954, Pléiade, *Œuvres complètes*, t. 2, p. 602

Entre 2007 et 2010, le CETM a consacré son séminaire aux cloches et horloges, qui nous ont permis une transition avec le programme « Cornes et plumes<sup>1</sup> » par leur possible fonctionnement comme attributs et emblèmes, mais aussi par la thématique de la production sonore, partagée avec le cor. Avec les cloches et les horloges, comme avec les clefs ou les miroirs qui nous ont intéressés

---

1. *Cornes et plumes dans la littérature médiévale. Attributs, signes et emblèmes*, F. POMEL (dir.), Presses Universitaires de Rennes, 2010.

auparavant<sup>2</sup>, nous retrouvons des *realia*, c'est-à-dire des objets présents dans la vie quotidienne du Moyen Âge, mais qui peuvent aussi constituer des *mirabilia*, des choses étonnantes. L'horloge, particulièrement, en tant qu'objet nouveau et rare, représente une merveille technique, tandis que la cloche peut acquérir des pouvoirs étonnants ou avoir des liens étroits avec le merveilleux. Les cloches et horloges (littéralement, ce qui dit l'heure<sup>3</sup>) sont d'abord des outils de la mesure du temps, dont elles assurent la scansion par des signaux sonores à valeur d'appel ou de rappels. Elles offrent donc à la littérature à la fois des merveilles potentielles, des outils de scansion des textes et des éléments de caractérisation ou des supports d'action pour les personnages : autant de vecteurs d'une dimension symbolique.

Il importe de replacer ces objets dans leur matérialité même au sein d'un contexte historique et culturel. Impossible sinon de comprendre leurs occurrences en littérature. En effet, s'il est assez facile de se représenter une cloche, il n'en est pas de même pour l'horloge, qui renvoie à des objets fluctuants et complexes. Mais il importe aussi de préciser la démarche méthodologique qui peut-être celle du spécialiste de littérature ou d'iconographie par rapport à celle de l'historien : s'il s'agit bien de contribuer à une histoire des représentations et des idées, les questions que se pose fondamentalement le littéraire ou l'iconographe sont d'abord celles du sens et de la fonction des objets au sein d'une œuvre qui a sa propre cohérence esthétique et s'approprie et formule de manière spécifique un matériau culturel partagé.

Après avoir rappelé l'arrière-plan historique, je tenterai donc de voir comment nos travaux confirment, complètent ou nuancent ceux des historiens avant de mettre en relief les lignes de force qui émergent des différents articles tout en les complétant par des exemples empruntés à d'autres textes. Cette ouverture tente donc d'offrir, plutôt qu'une simple annonce abrégée du contenu des articles, un cadre de réflexion méthodologique en même temps qu'une vision synthétique des idées débattues dans le séminaire, tout en l'enrichissant à l'occasion de cas complémentaires.

---

2. *Miroirs et jeux de miroirs dans la littérature médiévale*, F. POMEL (dir.), Presses Universitaires de Rennes, 2003. *Les clefs des textes médiévaux : pouvoir, savoir et interprétation*, F. POMEL (dir.), Presses Universitaires de Rennes, 2006.

3. Du grec *hōra*, heure et *legein*, dire, parler.

## Cloches et horloges dans l'histoire

Les cloches se propagent aux V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> s. dans les églises et monastères<sup>4</sup> et leurs signaux deviennent de plus en plus nuancés en nombre de coups et type de sons. T. Gonon<sup>5</sup> inventorie différents termes latins pour les cloches qui correspondent à des tailles, des lieux et des usages différents. Il cite ainsi, vers la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, l'évêque de Mende Guillaume Durand qui dans son *Rational* décrit les particularités du rituel de son diocèse :

La note six est sur le genre des cloches qui sont sonnées dans l'église, c'est-à-dire la squilla, le cymbalum, la nola, la nolule ou cloche double, [la campana] et le seing. La squilla est sonnée dans le triclinium, c'est-à-dire le réfectoire, le cymbalum dans le cloître, la nola dans le chœur, la nolule ou double cloche dans l'horloge, la cloche dans le campanile et le seing dans la tour<sup>6</sup>.

Cet historien évoque aussi le *Rationale divinatorum officiorum* de Jean Beletus († 1182) qui décrit les différentes cloches et sonneries selon les temps et les modalités de la production sonore :

Chapitre 86. Comment on doit sonner pendant le Carême.

Pour mieux comprendre, il faut savoir tout d'abord qu'il y a six types d'instruments que l'on secoue : tintinnabulum, cymbalum, nola, nolula, campana et signa. On sonne le tintinnabulum dans la chambre et le réfectoire ; le cymbalum dans le chœur, la nola dans le monastère, la nolule dans l'horloge, la cloche dans les tours. Jérôme utilise le diminutif de ce mot au sujet d'Esutochium dans sa retraite : « jusqu'à quand peut-on sonner la campanule dans le cloître ? » [...] Il est généralement connu que durant tout le Carême, on ne doit pas « compousser », ni « repousser » (en effet, cela est toléré par le commun, tant par les habitudes que par les vocabulaires), mais simpousser, c'est-à-dire simplement sonner aux heures et aux matines. Et dans les églises bien constituées, on sonne deux cloches en premier, une pour appeler, l'autre pour commencer. À la troisième [heure], on sonne trois cloches selon le nombre d'heures [...], une pour se déplacer, une autre pour rassembler et la troisième pour commencer. On procède de la même façon pour sexte et none, et les cloches doivent simplement être

4. Selon une légende, l'invention des cloches est située au 5<sup>e</sup> en Campanie ou associée au Pape Sabinien (604-606). Voir F. Gingras et A. Berthelot pour un récit étiologique arthurien.

5. T. GONON, « Les noms des cloches au Moyen Âge », avril 2006, consultable sur [http://www.google.fr/search?q=gonon+cloches&ie=utf-8&oe=utf-8&aq=t&rls=org.mozilla:fr:official&client=firefox-a] (consulté en novembre 2011). Outre la thèse de T. GONON, également accessible sur internet (« Les cloches en France au Moyen Âge. Étude archéologique et approche historique », Lyon II, 2002, J.-F. REYNAUD [dir.]), on peut consulter dorénavant *Les cloches au Moyen Âge, archéologie d'un instrument singulier*, Paris, Errance, coll. Hespérides, 2010.

6. DURAND, *Rational*, l. 1, c. 4, § 11. Cité d'après T. GONON, « Les noms des cloches au Moyen Âge », art. cit., p. 5.

sonnées dans le même ordre aux matines. Pour la messe et les vêpres, on doit sonner deux cloches. Dans les petites églises, la sonnerie doit seulement être plus simple. Pour le jour du Seigneur et les grandes fêtes, selon la mesure où l'on sonne dans les autres temps<sup>7</sup>.

En français, c'est le mot « cloche », du bas latin *clocca*<sup>8</sup>, peut-être d'origine onomatopéique, qui s'est imposé, mais d'autres termes génériques existent, comme « seing » issu de *signum* ou des termes plus spécialisés comme « bandcloche » qui désignait la cloche du ban, la plus forte, sonnée pour de grandes occasions comme l'exécution de criminels ou la mise en campagne de troupes<sup>9</sup>.

On distingue donc plusieurs cloches selon leur taille, leur fonction ou leur usage, selon une codification extrêmement précise dans le domaine religieux. On retrouve des distinctions semblables quoique moins pointues dans le domaine laïc entre cloche de la ville et cloche de l'horloge (qui va prendre le pas sur la première) ou cloche du travail<sup>10</sup>. Les cloches municipales tendent d'ailleurs à s'émanciper des cloches d'églises, même s'il y a de nombreuses interférences et des liens entre les signaux de la prière et les signaux temporels de la ville<sup>11</sup>. Comme l'a observé J.-M. Fritz, « tout comme l'espace, le temps s'appréhende par l'ouïe : la durée est rythmée par le battement élastique, puis de plus en plus régulier, des cloches. Tout un codage acoustique accompagne et souligne le temps liturgique<sup>12</sup> ». Il observe que « dans un manuscrit du *De Sensu* d'Aristote de la Bibliothèque de Beauvais, où sont figurés les cinq sens sur un visage, l'ouïe est précisément symbolisée par des cloches qui remplacent les oreilles<sup>13</sup> ».

7. *Caput LXXXVI. Quomodo sit pulsandum in Quadragesima*. Johannes BELETHUS, *Rationale divinatorum officiorum*, éd. Migne P. L., tome 202. Cité d'après T. GONON, « Les noms des cloches au Moyen Âge », art. cit., p. 5.

8. Selon le *Dictionnaire Historique de la langue française*, A. REY (dir.), il est attesté dès 550 dans le domaine anglais et importé sur le continent par les moines irlandais évangélisateurs. De racine celtique, il viendrait d'une onomatopée. T. Gonon évoque, lui, une origine germanique.

9. Voir dans ce volume J. M. Fritz pour d'autres termes (campanele, sonete, tintinabulle, eschiele...) et les supports divers des cloches, mais aussi C. Lecouteux.

10. Elle est nommée *campana laboris* ou *marangona* en Italie, et souvent associée à une corporation de métier. La norme est souvent de trois cloches (Grande cloche, cloche du conseil, cloche de la porte).

11. Par exemple, la sonnerie vespérale par une triple sonnerie devient la cloche civile du soir ou de l'incendie.

12. J.-M. FRITZ, *Paysages sonores du Moyen Âge. Le versant épistémologique*, Paris, Champion, 2000, p. 12.

13. J.-M. FRITZ, *Paysages sonores, op. cit.*, p. 112.

La cloche est donc associée aussi à la musique : Gerson, dans son *Canticordum du pèlerin*, évoque le sens des sonneries des cloches entre la trompette ou *buccine* et les orgues :

Les cimbales, que nous disons les cloches ou clochettes, on fait sonner pour l'une des six causes : pour Dieu louer, pour le peuple appeler, pour le clergie assembler, et pour les mors plourer, pour la tempeste debouter, pour les festes honnourer<sup>14</sup>.

La cloche peut en outre être fixe ou mobile (clochette), isolée ou appartenir à un mécanisme d'horlogerie ou à une série, dans les carillons ou les roues à cloches. Elle diffère encore selon sa matière – en bois, fer, cuivre, airain ou bronze –, et sa fabrication, selon qu'elle est forgée<sup>15</sup> ou fondue.

La diversité des sons produits s'inscrit donc dans un système global de signaux sonores qui forme un véritable langage, tandis que par sa diversité de forme et de matière, elle peut renvoyer à des usages et symboliques également variées.

L'horloge elle aussi peut se présenter sous des formes diverses. Dans *L'histoire de l'heure. L'horlogerie et l'organisation moderne du temps*, G. Dohrn-Van Rossum<sup>16</sup> montre que sous le mot latin *horologium* (ou au pluriel *horologia*), sont confondus différents systèmes pour déterminer et indiquer l'heure : des cloches et carillons utilisés comme signaux de réveil ou jeux acoustiques, des horloges mécaniques de fer, mais aussi des horloges hydrauliques, des cadrans solaires, des instruments astronomiques (astrolabes, longues vues) ou même des tables pour déterminer les heures par rapport à la longueur des ombres ou la position des astres... Le mot apparaît vers 1170-1180 en français au masculin sous les formes *oriloge*, *orloge*, *reloge*, et si le féminin apparaît au XIII<sup>e</sup> siècle, il ne s'impose qu'au XVII<sup>e</sup><sup>17</sup>. P. Zumthor, éditant un traité français d'horlogerie, observe que le terme est « générique et désigne tout instrument de mesure du temps ». C'est « un terme imprécis

14. J. GERSON, *L'œuvre française*, éd. P. Glorieux, Paris, Desclées, t. VII, 1966, p. 128. Voir aussi *La Doctrine du chant du cœur, édition critique, traduction et commentaire du Tractatus de Cantibus et du Canticordum* par Isabelle FABRE, Genève, Droz, 2005.

15. B. MERDRIGNAC, dans *Un pays de Cornouaille. Locronan et sa région*, M. DILASSER (dir.), Paris, Nouvelle Librairie de France, 1979, évoque au ch. 5 sur Saint Ronan (p. 109-152) des cloches associées ce saint et à trois saints bretons : saint Pol de Léon, saint Goulven et saint Mériadec. Celle conservée à Locronan est faite de deux feuilles de laiton fixées ensemble par des rivets et non fondues. Elle produit un tintement ou cliquetis et sa couleur verte et sa forme allongée lui ont valu la désignation de « an hirglas », la longue verte. Des cloches semblables sont connues en Irlande et Écosse (VIII<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> s).

16. G. DOHRN-VAN ROSSUM, *L'histoire de l'heure. L'horlogerie et l'organisation moderne du temps*, trad. O. Mannoni, éd. Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1997.

17. Le mot *orlogeur* avec les variantes *orloger* ou *orlogeux* est attesté à partir de 1380 selon Godefroy, mais le DHLEF signale *aulogier* dès 1292 et renvoie à Froissart (1360-1393) pour *horloger*.

et général, au même titre que *sphère*, pour désigner un instrument de référence astronomique<sup>18</sup> ». Dès lors, la mention d'une horloge est souvent ambiguë : « entre 1270 et 1330 environ, on ne peut guère dire, dans le détail, s'il s'agit encore d'une horloge hydraulique, déjà d'une horloge mécanique, ou de la cloche qui faisait partie d'une horloge », observe G. Van Rossum<sup>19</sup>.

L'horloge mécanique repose sur une invention, l'échappement à balancier, qui bloque et relâche le train des roues dentées au rythme fixé par le régulateur. Mis au point dans le dernier tiers du XIII<sup>e</sup> s., il devient usuel vers 1400<sup>20</sup> : selon G. Van Rossum, « l'échappement d'horlogerie pourrait avoir été mis au point à partir d'anciennes installations de répétition de coups sur une cloche<sup>21</sup> ». Selon lui, « l'échappement d'horlogerie est sans doute issu des installations de réveil et de sonnerie qui existaient dans les cloîtres, et qui étaient à l'origine animées par des mouvements hydrauliques<sup>22</sup> ». Entre deux hypothèses, celle de l'évolution d'une technique locale et celle d'une influence de l'astronomie islamique et chinoise, il défend la première. Dans les grandes villes comme Paris ou Rouen, il y a quatre à six horloges publiques vers 1450. À partir du début du XV<sup>e</sup> s., l'horloge publique appartient au décor urbain, et les cadrans chiffrés ajoutent un signe optique au signal acoustique de l'heure. Elles n'indiquent d'abord parfois que quelques heures du jour et non toutes les séquences (pas la nuit par exemple). Les horloges de maison ou de chambre se développent aussi à partir du XV<sup>e</sup> s., avec une miniaturisation qui se poursuit jusqu'au XVI<sup>e</sup> s. avec des horloges portatives<sup>23</sup>.

18. « Un traité français d'horlogerie du XIV<sup>e</sup> siècle », dans *Zeitschrift für Romanische Philologie*, 73, 1957, p. 274-287, note 1 p. 283. Il peut être utilisé pour signifier une horloge mécanique, ou spécifié en « orloge du mouvement du ciel ». P. Zumthor étudie l'ensemble du vocabulaire technique de ce traité du milieu du XIV<sup>e</sup>, et note l'occurrence d'*orlogier* au v. 931 comme équivalent de « fayseur ».

19. *L'histoire de l'heure*, *op. cit.*, p. 99.

20. Les plus anciens témoignages datent de 1330 (Giovanni Dondi et Richard de Wallingford) mais considèrent le système comme acquis. Pour autant, l'horloge mécanique n'élimine pas d'autres modes de mesure du temps. Les horloges publiques ou signaux publics des heures apparaissent d'abord en Italie (1300-1350), puis se développent entre 1371-1380, d'abord aux Pays-Bas, puis en France.

21. *L'histoire de l'heure*, *op. cit.*, p. 108.

22. *L'histoire de l'heure*, *op. cit.*, p. 185. Ce système va concurrencer puis remplacer progressivement les systèmes hydrauliques. Les horloges mécaniques permettent l'installation d'automates de grande taille, qui se développent au début du XIV<sup>e</sup> (par ex. les Rois mages sur l'horloge de l'hôpital Saint-Jacques en 1326 ou celle de Strasbourg 1352/4).

23. Le ressort et l'escargot permettront l'absence de poids. On continue pourtant d'envisager le temps en termes de rapport et de proportion, et non pas comme mesures abstraites. Ainsi pour

La précision technique de la représentation des instruments de mesure du temps au XV<sup>e</sup> s. dans le manuscrit de Bruxelles de *L'Horloge de Sapience*<sup>24</sup> donne une petite idée de leur diversité. Henri Michel<sup>25</sup> identifie : un astrolabe ; une horloge dont la caisse masque les mécanismes, dotée d'un cadran gradué en vingt-quatre heures avec une aiguille unique<sup>26</sup> et une corde oblique attachée à un tringlage oscillant, relié à une seconde corde qui va jusqu'au battant d'une cloche en haut de page, qui serait un « mécanisme actionnant une sonnerie d'église<sup>27</sup> » ; ce mécanisme actionne « un carillon de cinq cloches, fixées sur la couronne supérieure du châssis<sup>28</sup> » ; « une espèce de boîte à musique, peut-être commandée par une manivelle<sup>29</sup> ». Il inventorie encore, disposés sur une table, un quadrant de Profatius<sup>30</sup> ; un cadran du berger<sup>31</sup> ; un cadran portatif horizontal<sup>32</sup> ; un cadran portatif équatorial<sup>33</sup> et une horloge de table<sup>34</sup>...

Les historiens ont montré surtout comment de la cloche à l'horloge, c'est une nouvelle conception du temps qui se met en place. D'un temps fondé sur des unités de longueur inégales et sur les prières, on passe à un temps plus autonome et abstrait, laïcisé. Le découpage de la journée en deux séries de douze heures inégales et irrégulières (prime, tierce, sixte – environ midi –, none, vêpres, puis pour la nuit complies, matines – minuit – et laudes) va être relayé par un décompte d'heures régulières<sup>35</sup>. Le décompte à partir de minuit reste une pratique isolée au

---

la mesure du pouls pour laquelle il faut attendre le XVII<sup>e</sup> pour avoir des mesures quantifiables abstraites.

24. Bibliothèque Royale de Belgique, KBR, IV.111.

25. « L'Horloge de Sapience et l'histoire de l'horlogerie », dans *Physis: rivista internazionale di storia della scienza*, 1959, vol. 2, fasc. 4, p. 291-298.

26. Le spécialiste relève « le modèle anormal de l'aiguille, découpée en forme de bras humain ». Voir H. MICHEL, art. cit. p. 294. On peut penser que ce bras (divin ou humain?) relaie la présence de Sapience pour figurer justement la mesure et maîtrise du temps.

27. Art. cit., p. 294. Cela indique que les horloges pouvaient être installées loin des cloches, dans une chambre plus accessible que le clocher.

28. Art. cit., p. 294-5. Il s'agirait d'« une sonnerie actionnée par une horloge auxiliaire ».

29. Art. cit., p. 295. Le spécialiste note « la position inexplicable d'une roue oblique » (p. 294) et la parenté avec les carillons arabes.

30. Astronome juif de Montpellier. Il s'agit d'un quart de cercle, souvent en ivoire.

31. C'est un cadran à colonnettes, avec court gnomon horizontal dont l'ombre marque l'heure.

32. Il s'agirait de la plus ancienne représentation connue de montre solaire.

33. C'est une montre solaire dite équatoriale ou équinoxiale, avec boussole incorporée.

34. Ce mécanisme sans sa boîte et son aiguille, avec ressort, fusée et barillet serait une invention toute récente.

35. La division de la journée en heures apparaît dans l'Antiquité et à Babylone, mais à Rome, on la divise en quatre sections. Le Moyen Âge oppose surtout le jour et la nuit (lever et coucher



Moyen Âge (on préfère comme repère initial le début de la nuit ou du jour). Avec l'invention de l'horloge mécanique au XIV<sup>e</sup> siècle s'affirme surtout la possibilité nouvelle d'une objectivation du temps, d'un « temps virtuel, lové à l'intérieur du temps vécu » observe Philippe Braunstein<sup>36</sup>. Si l'horloge contribue à une laïcisation des formes urbaines d'existence par un rythme plus abstrait, plusieurs types de décompte, laïc et religieux, quotidien et scientifique, continuent à coexister<sup>37</sup>. Il faudra attendre le XIX<sup>e</sup> s. pour une synchronisation d'un temps mondial, appelé par l'accélération des vitesses de communication et notamment le chemin de fer et le télégraphe.

### Pour une approche littéraire

Les travaux des historiens permettent donc de se représenter plus précisément l'objet que désigne le mot « cloche » ou « horloge » dans tel contexte, mais aussi de replacer les cloches et les horloges dans une histoire de la représentation et de la perception du temps. Les textes littéraires constituent aussi des documents par le relevé des premières occurrences du mot « horloge » ou par des témoignages techniques ou historiques ponctuels, tel celui de Philippe de Mézières dans *Le Songe du Vieil Pèlerin* : Bonne Foi y fait l'éloge de l'astronomie et évoque « Maître Jean

---

du soleil, *vesperum* : apparition de l'étoile du berger, *gallicinium* : chant du coq...). L'Église a repris la division de la journée à Rome pour le temps des prières (heures canoniques : matines, prime, tierce, sexte, none, vêpres, complies). La situation précise des heures n'est pas importante (contrairement à la religion musulmane plus pointilleuse) : ce qui importe c'est l'enchaînement des séquences. Les heures des offices peuvent être décalées et varier en longueur selon la saison et les lieux. Seuls deux moments nécessitent une précision : la date de Pâques et le moment des vigiles nocturnes (près de minuit). Automatiser des successions de coups pour des sections modulables de la journée n'est techniquement réalisable que pour des fractions temporelles régulières. La division de la journée en sections de trois heures dérivée des heures canoniques va être remplacée par une division en deux sections autour de l'axe de midi. Le décompte de l'heure en 60 mn ne concerne que des cadres théoriques ou astronomiques : on divise plutôt l'heure en 2, 3, 4 ou 12 unités.

36. Préface à *Histoire de l'heure*, *op. cit.*, p. XI.

37. G. Van Rossum observe qu'on voit chez Froissart apparaître dans la seconde partie des *Chroniques* des indications modernes des heures (pour les années 1379-1380) mais sans élimination des autres décomptes. Les actes notariés usent peu d'indications modernes encore au début du XV<sup>e</sup> s. Les horloges permettent surtout de désolidariser les temps des offices religieux : pour les assemblées juridiques, pour le temps du marché ou de l'enseignement, par exemple. Elles permettent une homogénéisation au sein de systèmes pluriels et offrent des possibilités de réguler et négocier dans le domaine du travail, par exemple pour fixer les limites du temps de travail sur des repères indiscutables (le salaire horaire reste exceptionnel au XV<sup>e</sup> s.).

de Dons, de la ville de Padoue », autrement dit « Maître Jean des Horloges » ou Giovanni Dondi, auteur de l'*Astrarium* et d'un « grand instrument, appelé par certains la sphère ou l'horloge des mouvements célestes<sup>38</sup> » :

Sur cet instrument figurent les déplacements des signes du zodiaque et des planètes, avec leurs cycles, épicycles et variations, en multipliant d'innombrables roues avec toutes leurs parties : chaque planète sur cette sphère suit son mouvement propre de sorte qu'à chaque instant, à chaque heure du jour et de la nuit, on peut nettement voir dans quel signe et dans quelle position se trouvent les planètes et les plus importantes étoiles du ciel. Cette sphère est fabriquée de façon si ingénieuse que, malgré la multitude des engrenages qu'il serait impossible de bien compter dans démonter l'appareil, tout son mouvement est contrôlé par un unique contrepoids, ce qui est quelque chose d'exceptionnel<sup>39</sup>.

Bonne Foi souligne la prouesse technique de cette horloge astronomique<sup>40</sup> fabriquée « en laiton et en cuivre » : « on n'a jamais fait en ce monde un instrument aussi ingénieux, aussi exceptionnel figurant le mouvement du ciel, comme cette horloge<sup>41</sup> ». De son côté, dans une de ses « poésies familières », Molinet apporte plutôt un témoignage du quotidien, lorsqu'il donne la parole à un frère responsable du beffroi qui se plaint du froid et de son travail ingrat de sonneur de cloches :

Nous donnons l'heure aux amoureux,  
Aux foulons, aux cachemarees,  
Aux cloquemans, aux menestreaux  
Et aux fillettes bien parees.  
Nous faisons ghuet sur les traueees,  
Ou se logent ces cloquebaux,  
Et avons les faces grauuees  
Des arondes et des corbaux.

Nous avons froit a nos tallons,  
Roupie au nez, le ventre wuit,  
Quand sur le timbre martelons,  
D'heure en heure, que jour que nuict,  
Deux fois soixante dix et huit ; (v. 17-29)<sup>42</sup>

38. PHILIPPE DE MÉZIÈRES, *Songe du Vieux Pèlerin*, trad. J. Blanchard, Agora, Pocket, 2008, p. 544.

39. *Id.*, p. 544-545.

40. Selon G. Van Rossum, les horloges avec automates, carillons et indications astronomiques appartiennent à une tradition technique plus ancienne.

41. *Songe du Vieux Pèlerin*, *op. cit.*, p. 545.

42. JEAN MOLINET, *Les Faictz et Dictz*, Paris/Abbeville, 1936-1937, tome II. *Poésies familières* XXVIII, p. 757. Tiré du corpus électronique Garnier.

L'homme fait appel à une plus grande générosité, en espérant de meilleurs vêtements :

[...] nous tamburons soirs et mains  
 Sur la cloche, de gros marteaux,  
 Aiés pitié de nous au mains,  
 Que nous ayons des gris manteaux. (v. 37-40)

Le texte se termine toutefois sur une pirouette, avec le pouvoir de truquer le temps, au bénéfice des amoureux :

Humblement nous recommandons  
 Aux horlogeurs du bas mestier  
 Que, quand il leur sera mestier  
 De servir Amour a la brune,  
 S'il convient leur heure avanchier,  
 Nous en sonnerons deux pour une. (v. 67-72)

Mais les cloches et horloges nous intéressent aussi d'un point de vue littéraire pour d'autres raisons : par la représentation symbolique de ces objets, les textes littéraires enrichissent d'abord une histoire anthropologique de l'imaginaire tout en témoignant d'une représentation du monde, et en l'occurrence du temps ; de plus, par l'élaboration proprement littéraire dont elles sont l'objet, cloches et horloges interviennent comme des outils de scansion des récits, comme des indicateurs ou signaux qui servent à structurer le texte dans son déroulement ou son système de personnages ; ces objets servent à l'élaboration métaphorique, rhétorique, allégorique ou plus largement poétique du texte. C'est essentiellement dans ces directions que nous nous sommes engagés. Il s'agit donc certes de s'interroger sur le rapport qu'entretiennent les deux objets et sur la manière spécifique dont l'un et l'autre marquent le temps et s'inscrivent dans l'évolution de sa représentation. Mais les textes littéraires participent aussi à cette représentation en s'emparant de ces objets dans un jeu de métaphorisation, de symbolisation ou d'allégorisation qui met en jeu l'imaginaire d'une époque, en même temps que des stratégies esthétiques. M. Gally montre ainsi comment Froissart, tout en témoignant une connaissance technique pointue sur l'objet nouveau qu'est l'horloge, l'annexe pour renouveler les images et le vocabulaire lyrique : il reformule ainsi une tradition amoureuse qui décline l'idée de régulation, exploite la musicalité de l'objet et développe une réflexion sur le rapport du sujet au temps : l'horloge, d'objet, devient image d'une intériorité, et remet ainsi en question l'idée même d'un temps objectivé que semble incarner l'horloge.

## Attributs, emblèmes et fonctions : les symboliques ambivalentes des cloches et horloges

On a pu constater que cloches et horloges se trouvent associées de façon privilégiée à certains personnages, animaux et objets. Elles servent alors de signes de reconnaissance et d'identification. Ce fonctionnement invite à rechercher des constellations significatives ou symboliques qui semblent trouver leurs racines dans des configurations imaginaires ancrées dans des croyances et représentations culturelles chrétiennes ou païennes : pourquoi la cloche est-elle associée aussi bien à Hellequin (K. Ueltschi), au fou dans les proverbes (M. Colombo), au lépreux (C. Lecouteux), au clerc, au prédicateur, à certains saints comme Michel, Agathe ou Barbe (E. Dehoux), mais encore au Sarrasin, aux parures des femmes et des chevaux (J.-M. Fritz) ou encore au coq (R. Cordonnier) ? Pourquoi la cloche est-elle associée aux calices relevés dans l'épisode de *Perlesvaus* par F. Gingras et A. Berthelot, mais aussi à la trompette, au cor ou aux orgues ?

Pour comprendre ces appariements observés dans les textes, il faut recourir à une anthropologie historique de l'imaginaire qui s'appuie sur les propriétés physiques de l'objet pour déployer des valeurs symboliques propres à la civilisation médiévale.

Comme le cor, les cloches possèdent d'abord une dimension sonore que leur matière le plus souvent métallique associe à une musicalité à double valence, entre sonnante et dissonante, musique et vacarme, comme l'ont bien montré J.-M. Fritz et K. Ueltschi, mais éventuellement aussi au clinquant et au brillant des parures. Les cloches font partie des instruments auto-résonnants, à la limite du bruit. Dès lors, les cloches peuvent signifier l'irruption d'un danger ou d'une discordance, et se voir associées à des personnages inquiétants et menaçants comme Hellequin, chasseur nocturne et chef d'une troupe de revenants, à des personnages marginaux et dérangeants comme le fou, le lépreux ou le sarrasin, ou au contraire, représenter la toute puissance du Verbe divin face au démoniaque, ce qui explique leur association fréquente au monde des clercs et des religieux, et plus spécifiquement aux prédicateurs.

Leur pouvoir sonore leur confère une fonction de signal, mais toujours selon une ambivalence qui semble s'expliquer par le fait que les cloches marquent un passage ou un contact entre deux mondes ou deux temps : K. Ueltschi les trouve ainsi à la relève du temps lors de fêtes carnavalesques qui consacrent un rythme cosmique ou liturgique pendant lequel les mondes des vivants et des morts entrent en contact. On les sonne aussi pour signaler le passage d'une âme d'un monde à l'autre : elles signalent donc un danger aussi bien qu'une protection. De façon analogue dans le monde romanesque, les cloches signalent l'irruption du féérique

ou du merveilleux, le contact avec une altérité et une étrangeté, qui marque l'entrée dans l'aventure comme confrontation à un danger ou un interdit. F. Gingras donne l'exemple d'Arthur dans le *Perlesvaus*; M. Possamaï et C. Lecouteux en fournissent plusieurs pour la littérature médiévale latine ou germanique. C. Ferlampin-Acher observe dans *Artus de Bretagne* qu'ôter la cheville fait sonner l'horloge et entrer Artus en féerie. Associée au coq, la cloche signale le contact et le relais entre la nuit et le jour en rapport avec le rythme solaire comme l'a montré R. Cordonnier. Le coq, apparu sur les clochers au IX<sup>e</sup> siècle et fréquent à partir du XII<sup>e</sup>, apparaît aussi dans les automates d'horloges : c'est d'ailleurs le seul élément conservé dans l'horloge de Strasbourg<sup>43</sup>. On retrouve dans *Artus de Bretagne* avec l'horloge *faïée* étudiée par C. Ferlampin-Acher un héros restaurateur de la lumière, qui perd ce rôle dans la version du XV<sup>e</sup> siècle, comme si l'ordonnement du temps y était désormais impossible. Les cloches et parfois les horloges sont donc associées à une conception d'un temps cyclique, renvoyant à une ambivalence fondamentale.

Le caractère métallique des cloches contribue vraisemblablement à cette ambivalence : C. Lecouteux et M. Possamaï rappellent que les arts du feu et de la transformation des métaux sont redoutés et que le baptême des cloches était d'abord un exorcisme visant à purifier le métal. C. Ferlampin-Acher décèle cet imaginaire mécanique du métal et de la forge dans la combinaison de l'horloge comme objet réel et contemporain avec des topiques merveilleuses associant cacophonie, forge et souffle, qui font l'objet d'une diabolisation. Mais les cloches et horloges, comme produits d'un savoir-faire associé aux métiers de la métallurgie, peuvent donc aussi bien être diabolisées que sacralisées : en témoigne leur assimilation aux calices voire au Graal, qu'observent F. Gingras et A. Berthelot dans le *Perlesvaus*.

Les cloches et horloges marquent donc un temps calendaire, cosmique et liturgique, mais aussi journalier, qui ponctue la vie quotidienne, et développent des symboliques ambivalentes.

## Enjeux de pouvoir et de maîtrise

Cloches et horloges en assurant l'organisation du temps renvoient également à un pouvoir : les historiens ont insisté sur les enjeux de pouvoirs symboliques qui leurs sont associés. Cloches et horloges sont en effet des signes d'autorité et de prestige pour le monde religieux comme pour le monde laïc. L'horloge, symbole de modernisation, est particulièrement l'objet d'une concurrence interurbaine. Rennes fait ainsi un projet tardif en 1467 et se heurte à des difficultés techniques, mais

43. Il s'agit d'un coq métallique battant des ailes, d'environ 1352/4.

finit par avoir « une des plus célèbres horloges de clocher, sans doute la plus lourde des cloches d’horloge de France<sup>44</sup> ». Cloches et horloges sont dès lors des facteurs d’identité communale, dans un « esprit de clocher ». Le clocher sert aussi souvent de tour de garde, d’arsenal, d’archives et de prison, de lieu de proclamations. Elles sont souvent visées dans des mesures punitives de mise sous tutelle des villes.

Les textes littéraires expriment parfois ces enjeux de pouvoir. Mais c’est davantage le pouvoir performatif et magique des cloches et horloges qui est retenu, avec leur fonction apotropaïque, autrement dit de protection, qui semble renvoyer fondamentalement à un pouvoir de la parole.

Les cloches incarnent en effet d’abord un pouvoir de la voix, qui est celle de Dieu : T. Gonon observe que « le nom courant de Voix de Dieu peut évoquer soit une cloche au son d’une qualité rare, soit la plus grande des cloches<sup>45</sup> ». E. Dehoux note que « vox domini » est une inscription fréquente sur les cloches, assimilées à la voix de Dieu qui appelle à la prière. Étudiant les inscriptions sur les cloches, elle souligne leur fonction protectrice et salvatrice, et observe que les saints qui y figurent sont liés à une représentation orientée du temps ou à des pouvoirs météorologiques : ainsi Michel et Georges sont des saints saurochtones, qui assurent une maîtrise d’un temps orienté vers le salut, tandis que Barbe et Agathe sont des saintes efficaces contre les incendies, les orages et la foudre. La sonnerie des cloches revêt alors une fonction apotropaïque en même temps qu’elle affirme une autorité et une souveraineté divine. J.-M. Fritz observe de son côté que le remplacement des cloches par des instruments des ténèbres pendant le *triduum* (crécelles, castagnettes, claquoirs, sistres, tous instruments en bois qui imitent ou rappellent la passion du Christ sur la croix) puis leur retour après la Résurrection représente le retour de la vocalité et sa victoire sur les ténèbres, la voix ressuscitée et la nouvelle parole de prédication qui annonce la bonne nouvelle, selon une « modalité triomphante de la voix »<sup>46</sup> partagée avec les anges ou les sonneurs de trompes ou trompettes. La cloche et donc volontiers associée à Marie et au Christ : l’auteur de la Déclaration des histoires, dans le manuscrit de *L’Horloge de Sapience* conservé à Bruxelles<sup>47</sup>, en relevant le verset latin présent dans la seconde image, attire l’attention sur ce motif de l’incarnation<sup>48</sup>. Voix de Dieu, l’horloge et les

44. G. VAN ROSSUM, *Histoire de l’heure*, op. cit., p. 150.

45. T. GONON, art. cit., « Les noms de cloches au Moyen Âge », p. 8.

46. J.-M. FRITZ, *Paysages sonores*, op. cit., p. 305. Voir aussi p. 297-308. Il cite l’usage de la *tabula* à la place des *cymbalo* et des *clilla* (grelots, dans le réfectoire) chez Ultich de Cluny, note 2 p. 299.

47. P. R. MONKS, *The Brussels Horloge de Sapience*, op. cit.

48. Voir la citation antérieure plus haut. H. Michel ne développe pas l’abréviation comme l’auteur de la Déclaration puisqu’il propose *materia* au lieu de *Maria* avec la traduction suivante « Dieu,

cloches proclament l'incarnation, et sont l'emblème d'un temps ordonné vers le salut des hommes<sup>49</sup>.

Voix de Dieu, la cloche est aussi associée à la voix du prédicateur, comme chez Thomas de Cantimpré dans *Les exemples du livre des abeilles* qui conclut ainsi un exemple : « Voilà comment une abeille s'est réjouie au tintement d'une prédication sonore<sup>50</sup>. » Christine de Pizan, au début de *L'Epistre Othéa*<sup>51</sup> s'approprie le proverbe selon lequel « petite clochette grant voix sonne ». Elle cherche ainsi à légitimer sa propre voix féminine d'auteur à l'égal de celle de la Sibylle, prophétesse qui clôt les cent lettres de la déesse Othéa, affirmant qu'une simple femme peut proclamer une vérité. La métaphorisation de l'auteure comme petite cloche suggère une voix inédite de femme-prédicateur et relais de l'instance divine.

Associée au son et à la voix, la cloche est aussi un lieu de l'écrit, comme le montrent les inscriptions étudiées par E. Dehoux ou encore les cryptogrammes, les alphabets ou signes cabalistiques évoqués par C. Lecouteux, qui relève leur usage magique (incluant les cordes auxquelles elles sont attachées et l'eau dans laquelle elles ont été trempées) dans des fonctions guérisseuses. Les cloches en ce sens incarnent un pouvoir performatif du son et de la voix, et plus largement de la parole.

La cloche revêt également par ces facultés sonores un pouvoir de fascination hypnotique, perceptible dans certains récits merveilleux comme le *Lai du cor* où des clochettes sont placées sur l'instrument magique et produisent une captation médusée<sup>52</sup>. L'utilisation liturgique des roues à cloches (de 7 à 24 cloches), attestées dès le X<sup>e</sup> siècle, figure d'une conception cyclique du temps, et d'un éternel retour, visait peut-être pareillement à instaurer un état second de méditation. Avec les carillons pour jouer, c'est leur pouvoir musical qui est en jeu. « L'ensemble formé par les cloches, les horloges et les orgues apparaît aussi, depuis le XIII<sup>e</sup> s, comme un

---

qui est antérieur aux siècles et aux temps, s'est fait homme dans la matière » (p. 294), ce qui ne change pour autant pas radicalement le sens.

49. D. Hüe observe que l'inscription « homo factus est » est une inscription possible notamment sur les cloches de l'angélus.

50. Prés., trad. et commentaire par Henri Platelle, Brepols, 2004, p. 201. On trouve un tintement inversement associé aux tentations diaboliques p. 211 pour l'exemple 176 : « Il y a un sixième « tintement » (son de cloche) venu des démons, très condamnable et nuisible aux âmes des fidèles : ce sont les jeux qui très souvent se déroulent à l'occasion de la veillée des défunts », p. 211. « (Conclusion générale du chapitre) Que les abeilles fidèles aient en abomination les tintements du diable et qu'elles repoussent la compagnie de ses approbateurs », p. 212.

51. Éd. G. Parussa, Droz, 2008, v. 48, p. 196.

52. Voir S. ABIKER, « Les échos du cor. Etude stylistique de la répétition dans le *Lai du cor*, de Robert Biket (XII<sup>e</sup> siècle) » dans *Cornes et plumes, op. cit.* p. 319-333 et N. KOBLE, *Le Lai du cor et Le Manteau mal taillé. Les dessous de la Table Ronde*, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2005.



domaine d'activité des mécaniciens », note G. Van Rossum<sup>53</sup>. Dans le parc d'Hesdin, l'horloge est couplée à un orgue mécanique. Orgues et horloges sont aussi des instruments de musique utilisés dans le rituel en dialogue avec la voix. C'est peut-être encore leur pouvoir performatif qui est en jeu dans l'épisode du *Roman de la Rose* où Pygmalion se démène précisément pour animer sa statue (mais c'est la prière à Vénus qui accomplira le miracle), en chantant et jouant de toutes sortes d'instruments, dont les « orloges » qui précèdent immédiatement la mention des orgues :

Et refait sonner ses orloges,  
Par ses sales et par ses loges,  
A roes trop soutivement,  
De pardurable mouvement.  
Orgues i ra bien maniables  
A une seule main portables,  
Ou il meïsmes souffle et touche [...] <sup>54</sup>

Outre le pouvoir de la parole qu'elles incarnent, les cloches manifestent des rivalités de pouvoir ou des représentations conflictuelles du temps dans l'ordre social. Si l'opposition proposée par J. Le Goff entre le temps de l'Église et le temps des marchands a pu être discutée ou nuancée<sup>55</sup>, il n'en reste pas moins que plusieurs systèmes de décompte du temps et plusieurs représentations du temps cohabitent et rivalisent dans la période médiévale : l'étude des locutions et proverbes autour du temps proposée par M. Colombo-Timelli montre que les cloches et horloges sont finalement peu présentes et que d'autres référents temporels sont mobilisés. Les textes littéraires traduisent aussi cette cohabitation de plusieurs systèmes d'organisation temporelle. Le roman, comme art du temps, offre un lieu privilégié pour observer les modèles de scansion et d'organisation temporelle. Ainsi, F. Gingras se demande si le développement d'un temps automatique indépendant de celui de l'Église, plus chronocentrique, peut avoir un rapport avec le développement du roman comme forme narrative spécifique. Il observe une différence générique dans le traitement du temps entre chanson de geste et roman : le roman compte plus d'occurrences

53. *Histoire de l'heure*, *op. cit.* p. 103.

54. *Roman de la Rose*, éd. et trad. A. Strubel, Paris, Lettres Gothiques, 1992, v. 21037-43.

55. « le “temps du marchand”, pour autant qu'on entende par là “un temps mesuré” par les horloges, est en réalité un quiproquo de la recherche historique récente » observe G. VAN ROSSUM, *op. cit.*, p. 238. Les horloges urbaines sont souvent l'initiative de princes et de communautés urbaines, mais pas d'un groupe social particulier et d'autres catégories participent aux acquisitions. L'idée que l'Église aurait été réticente est également mise en question : les horloges publiques étaient installées dans le clocher de la ville et parfois dans des édifices mis à disposition par les églises, qui contribuaient aux frais de maintenance ou de construction. Parfois dans les cathédrales, la deuxième tour sert de beffroi municipal.



de notations d'heures et contrairement à la chanson de geste, la voix narrative y est coupée du passé. Mais le roman en prose use de différents modes d'enchaînement des aventures en branches ou chapitres, selon qu'il se constitue ou non en cycle. Les différences de traitement et de conception du temps selon les genres ou les avatars d'un même genre permettent donc d'éviter une représentation de l'histoire des idées trop monolithique en soulignant le relais ou même la coexistence de plusieurs systèmes de représentation ou d'organisation temporelle pour une même période.

C. Ferlamin-Acher perçoit quant à elle dans l'épisode de l'horloge *faïe* de l'*Artus de Bretagne* un conflit entre temps mesuré et non temps, opposant d'une part les clercs, et de l'autre les chevaliers réfugiés dans le monde de la féerie. C. Denoyelle en observant les manipulations d'un abbé sur une horloge dans le *Petit Jehan de Saintré*, relève d'autres enjeux de pouvoir cette fois-ci entre hommes et femmes. Elle relève une opposition entre deux conceptions du signe, l'une symbolique et l'autre sémiotique, ou encore essentialiste ou nominaliste : les stratégies de déguisement et de ruse associées à l'horloge sont liées aux manipulations sur le temps et au modèle sémiotique, tandis que les incohérences mêmes du traitement du temps dans le roman consacrent l'autonomie du temps romanesque. On pourrait être tenté de voir dans l'opposition entre la cloche et l'horloge l'opposition entre ces deux conceptions du signe. L'une renverrait à un temps liturgique, intimement lié à une puissance divine dont elle se veut la manifestation, tandis que l'autre renverrait à un temps autonome, objectivé et arbitraire. L'opposition n'est pourtant pas si radicale, car l'horloge elle-même est annexée en littérature à une quête d'intériorisation et de régulation humaine du temps.

Les horloges permettent en effet particulièrement de s'interroger sur l'ordonnement du temps et sur les mécanismes de sa régulation et de sa maîtrise, que ce soit par une instance de pouvoir ou par l'instance intérieure de la subjectivité. Le nouveau mécanisme de l'horloge à échappement, qui permet de réguler et freiner la chute d'un poids, permet d'illustrer la tempérance et la modération. D. Hüe en a trouvé une attestation sur les vitraux de la cathédrale de Rouen : Tempérance porte sur la tête une horloge, mais est dotée aussi d'objets nouveaux marquant une maîtrise technique<sup>56</sup> : bride<sup>57</sup>, éperons, lunettes, moulin à vent rotatif. « La

56. L'horlogerie est un artisanat de prestige. Avec les horloges mécaniques, clercs et moines n'en ont plus le monopole et plusieurs métiers du métal sont concernés : forgerons, armuriers, orfèvres, serruriers. Il faut distinguer des constructeurs savants et astronomes (Dondi, Wallington), les ingénieurs, de renommée internationale qui construisent aussi des engins de chantier, des machines de guerre, des moulins ou instruments de musique, et les petits artisans spécialisés.

57. « Frenum » est aussi un terme technique pour désigner l'enraiment de l'horloge à rouages, et donc une métaphore possible pour « freiner l'éloquence et la parole ».

Tempérance, idéal personnifié de la maîtrise rationnelle de soi, pourvue des attributs modernes du rapport technique avec l'environnement naturel, illustre la nouvelle valeur que l'on accordait à l'époque à tous les efforts techniques<sup>58</sup> » note G. Van Rossum. Cet historien observe que dans l'iconographie, il faut attendre le deuxième tiers du XV<sup>e</sup> s pour trouver des horloges, souvent associées aux images des enfants des planètes. Les manuscrits de *L'Horloge de Sapience* proposent ainsi des échantillons iconographiques réalistes des horloges et parfois les premières attestations iconographiques de tel type d'instruments<sup>59</sup>.

On retrouve l'horloge comme emblème de Tempérance au sens de régulation et mesure dans l'*Épître Othéa* et dans l'*Horloge de Sapience*. Chez Christine de Pizan, l'horloge figure le corps à réguler :

Attrempance estoit aussi appelée deesse ; et pour ce que nostre corps humain est composé de diverses choses et doit estre attrempé selon raison, peut estre figuré a l'orloge qui a plusieurs roes et mesures ; et toutefois ne vaut rien l'orloge, s'il n'est attrempé, semblablement non fait nostre corps humain, se attrempance ne l'ordonne<sup>60</sup>.

Le Texte, la Glose et l'Allégorie du chapitre II insistent sur la fonction régulatrice en jouant sur le double sens mécanique et figuré de « mesure », « pois », ou des verbes « amoderer », « reffraindre » ou « apaisier ». *L'Horloge de Sapience*, texte écrit en 1339 en allemand puis en latin par Heinriche Seuse, dit Suso, qui fait partie du mouvement dominicain rhénan de prédication, compte parmi les « best-sellers » médiévaux répertoriés par F. Duval<sup>61</sup>. Ce récit de conversion qui recourt aussi au dialogue, raconte la rencontre du disciple avec Sapience divine, qui lui conseille d'imiter la Passion du Christ. Le titre vient de la vision diurne d'une horloge<sup>62</sup> et se trouve d'abord motivé par la représentation de Sapience comme figure venant réveiller le disciple et l'inciter à son salut :

58. « Cloches atrempées » désigne chez J. Golein l'horloge publique. L'horloge apparaît d'ailleurs jusqu'au XVIII<sup>e</sup> s dans les listes des inventions techniques.

59. Voir H. MICHEL, art. cit., p. 7.

60. *Op. cit.*, p. 202. Il s'agit de la rubrique explicative au texte 2. Voir les images qui figurent l'horloge comme attribut d'Attrempance dans *L'Épître d'Othéa*, préface de J. Cerquiglini et trad. H. Basso, PUF/Fondation Martin Bodmer, 2008 (fac simulé du mss Bodmer) et dans les manuscrits BNF fr 606 et 848 consultables sur Gallica.

61. F. DUVAL, *Lectures françaises de la fin du Moyen Âge. Petite anthologie commentée de succès littéraires*, Genève, Droz, 2007, souligne le nombre exceptionnel de manuscrits et de traductions. La version datée de 1389 est attribuée à un franciscain du couvent de Neufchâteau dans les Vosges.

62. Les extraits sont tirés de P. R. MONKS, *The Brussels Horloge de Sapience. Iconography and Text of Brussels*, Bibliothèque Royale, ms. IV 111, Leiden-New York-Kobenhavn-Köln, Brill, 1990. « a pleu a la douceur et pitié de Nostre Sauveur Jhesucrist de monstrier par vision spirituelle la

Et pourtant la divine Sapience qui tousjours est songeuse du sauvement de toute humaine créature, en desirant d'amender la vie des diz esleus et en voulant oster et aneantir tous vices de leurs consciences, veult et entent en ce livre principalement ralumer les estains, renflammer les refroidiez, les pecheurs resmouvoir, les mal devots a devocion rappeler et promouvoir, et les endormis par negligence a l'estude des œuvres vertueuses esveiller (fol 13v)<sup>63</sup>.

L'horloge apparaît aussi comme une métaphore de l'œuvre dont elle traduit la structuration et l'organisation en 24 chapitres, écho aux 24 heures de la journée que compte l'horloge. En ce sens, l'œuvre s'inscrit dans les « exercices de dévotion comportant des prières ou des thèmes de méditation rattachés à toutes les heures ou du moins à certaines heures de la journée<sup>64</sup> ». L'auteur de la *Déclaration des Hystoires*<sup>65</sup> explique le titre en fondant le parallèle entre Sapience et l'horloge sur leur même fonction de rappel et de réveil des pécheurs, mais il explicite avec les verbes *ordonner* et *gouverner* un idéal de maîtrise et de mesure associé à Tempérance<sup>66</sup>.

Et en ceste figure est dame Sapience comme ordonnant et gouvernant une horloge et ung resveil disent au son de plusieurs clochettes : *Ante secula qui deus et tempora homo factus est in Maria*. Lequel verset est approprié couvenablement a Nostre Seigneur Jhesucrist qui est l'eternelle sapience et filz de Dieu le pere et a prins char humaine et nasqui en la Vierge Marie. Et a ses piés est le disciple contemplant le maintien de sa maïstresse.

L'horloge comme instrument de régulation du temps permet donc de figurer la régulation subjective, sous la forme de la méditation morale ou religieuse. On la retrouve déclinée dans le registre amoureux chez Froissart, comme le montre M. Gally. G. Van Rossum note que la Tempérance est aussi associée parfois à un sablier ou à des vases à mélange pour signifier la modération et qu'un jeu de mot entre *temperer* et *tempus* est possible. Les attestations relevées par le dictionnaire

---

façon et la valeur de cest livre a celui qui le composa quant il lui monstra ung horloge ou ologe de très belle et de très noble forme dont les roes estoient excellentes et les cloches doucement sonnans » (fol 14).

63. Transcription par P. MONKS, *op. cit.*, sur le ms. IV 111 Bibl. Royale Bruxelles (milieu du XV<sup>e</sup> s.), notes 21 et 22 p. 54.

64. Il y avait ainsi des horloges de la Passion du Christ, invitant à méditer tel moment de la Passion à telle heure du jour. Voir E. BERTAUD, « Horloges spirituelles », *Dictionnaire de Spiritualité ascétique et mystique*, t. VII/1, 1969, c. 745-746, cité par F. Duval p. 88.

65. C'est un ajout intéressant du manuscrit de Bruxelles qui décrit et commente les illustrations.

66. « [...] si le récit est sous le signe de l'horloge, c'est uniquement pour mieux exprimer ce que l'on appelait la Tempérance, c'est-à-dire la mesure et la pondération », affirme ainsi H. MICHEL, art. cit., p. 292. On peut nuancer ce propos en relevant aussi la symbolique mariale sous-jacente.

de Godefroy confirment l'association fréquente du mot horloge avec les verbes *atempurer, gouverner, viseter, mettre a point*, pour désigner les interventions techniques d'intendance sur les horloges<sup>67</sup>. Cette notion de maîtrise et de modération se retrouve dans l'expérience amoureuse chez Froissart : c'est le cœur de l'amant, comparé à une horloge, que l'horloger Souvenir régule. Le souvenir et la mémoire, comme agents d'un ordonnancement du temps, sont ainsi associés aux instruments de mesure ou d'indication du temps que sont cloches et horloge : les douze clochettes sur la besace du pèlerin du *Pèlerinage de Vie humaine* de Guillaume de Digulleville<sup>68</sup>, rappellent de même les douze articles de la foi, appelés à être intériorisés dans la mémoire du pèlerin pour régler sa vie et lui assurer le salut.

Cette notion de régulation associée particulièrement à l'horloge a vraisemblablement amené la comparaison du cosmos avec une horloge et l'image d'un Dieu horloger, régulateur de l'univers, que les historiens attribuent généralement à Oresme à la fin du XIV<sup>e</sup>. Dieu, donnant leur impulsion aux astres, est comparé à l'artisan qui confère son mouvement à l'horloge :

quant Dieu crea les cielz, il mist en eulz qualitez et vertus motives aussi comme il mist pesantier es choses terrestres, et mist en eulz résistances contres ces vertus motives. Et sont ces vertus et ces résistances d'autre nature et d'autre matiere que quelconque chose sensible ou qualité qui sont ici-bas. Et sont ces vertus contre ces résistances tellement moderées, attempées et accordées que les mouvements sont faits sans violence, et excepté la violence, c'est exactement semblable quant un homme a fait une horloge et il la laisse aller être mue continuellement selon les proportions que les vertus motives ont aux resistances et selon l'ordonnance établie<sup>69</sup>.

« L'horloge symbolise l'ordre établi, le mouvement uniforme sans friction, la coordination harmonieuse de mouvements apparemment contraires ou la proportion de mouvements inégalement rapides : elle incarne une production artisanale faite avec art, et, d'une manière générale, la finesse de la machine » note G. Van

67. On note par ailleurs un riche vocabulaire technique : *appeaulx, estoquiaux, picantins, balancier, martel, enclosin, buteaux, yragne*, etc. Voir P. Zumthor pour une étude du vocabulaire technique associé à l'horloge.

68. GUILLAUME DE DIGULLEVILLE, *Le Pèlerinage de Vie humaine*, éd. Johann Jacob Stürzinger, London, Roxburghe Club, 1893 consultable sur la base électronique Garnier et sur Gallica. Mais la cloche, si elle peut exciter la mémoire, peut aussi frapper d'amnésie.

69. *Traité du ciel et du monde*, daté de 1376-1377, cité d'après l'éd. D. Menut Albert et J. Denomy, *Maistre Nicole Oresme. Le livre du ciel et du monde*, Texts and Commentary, Medieval Studies, vol. 3-5, 1941-1943 par A. COSTÉ, « L'œuvre scientifique de Nicole Oresme », dans *Bulletin de la Société historique de Lisieux*, fasc. 37, janv. 1997. Selon Alain Costé, l'originalité d'Oresme réside dans l'hypothèse du mouvement de rotation de la terre sur elle-même en vingt-quatre heures.

Rossum<sup>70</sup>, ce qui expliquerait donc une « entrée rapide de l'horloge mécanique dans l'arsenal des métaphores et des modèles des scientifiques et des théologiens<sup>71</sup> ». On rencontre pourtant plus tôt l'image de l'horloge astronomique chez Guillaume de Digulleville, qui semble particulièrement intéressé par l'astronomie, dès 1355-1358 à la fin du *Pèlerinage de l'âme*<sup>72</sup> : l'ange montre au pèlerin le firmament « Qui tourn(i)ant une armonie / Faisoit en grant sonnerie » (v. 8864-8866), produisant une musique céleste par les « mouvemens » (8875) et « tournemens / Des esperes » (8876-8877) comparées à des roues et engrenages<sup>73</sup>, ce qui amène la comparaison du firmament, des étoiles et des planètes avec l'horloge.

Car pour ce que contraires cours  
 [A] aus autres .vii. et rebours,  
 Les planetes fait varier (le sujet est le firmament)  
 Et leur epicicles tourner  
 A semblance de la roe  
 Qui dedens l'orloge roe. (v. 8917-8922)

Cette « tournerie » (v. 8924) perpétuelle, forme de concorde de mouvements contraires et multiples, produit une « mélodie / Tresplaisant et armonie » (v. 8931-8932) qui amène l'auteur à conclure sur l'éloge d'un Dieu horloger et musicien :

Bon maistre fu qui cela fist,  
 N'est nul fors li qui la feïst. (v. 8933-8934)

On retrouve au xv<sup>e</sup> s l'image de l'horloge appliquée à la création chez Gerson, dans un contexte musical et une typologie des instruments :

Puis joint deux manieres de cimiales ou cloches, les une de grant son comme es esglises, les autres de plus delyé son en jubilation, ainsi que sonne le quarillon, ou comme en aucuns horloges sont clochettes selon le chant d'aucunes proses; et a bien considerer, tout le monde n'est que ung tel horloge. Conclud David an la perfin : Omnis spiritus laudet Dominum<sup>74</sup>.

On observe donc chez Digulleville (vers 1358) comme chez Froissart (vers 1368) une appropriation précoce par les auteurs littéraires de l'objet technologique, plus précoce en tout cas en littérature qu'en iconographie. M. Gally note

70. *Histoire de l'heure*, p. cit., p. 295.

71. *Ib.*, p. 295.

72. GUILLAUME DE DEGUILEVILLE, *Le Pèlerinage de l'Âme*, éd. J.-J. Stürzinger, Londres, Roxburghe Club, 1895.

73. La description astronomique est développée et renvoie à Ptolémée (v. 8890). Voir les v. 8875-8906.

74. *Canticordum du pèlerin*, dans Jean GERSON, *L'œuvre française*, op. cit., p. 132.

une volonté de « modernité » autour d'un objet rare, que Froissart a pu voir en construction à la tour du palais Royal commencée en 1362 et finie en 1370, mais aussi l'extrême technicité du vocabulaire exploité dans des jeux de mots sur le double plan technique et amoureux pour enrichir et renouveler un lexique, une tradition des arts d'aimer et les métaphores poétiques de l'amour. L'horloge, comme mécanisme subtil, permet de suggérer l'ingéniosité subtile du poète dans la poétisation d'un objet familier, par le mouvement de balancier qui structure le texte entre mécanique et lyrique, modernité et tradition, et dans le jeu métapoétique : l'horloge serait aussi selon M. Gally l'image de la répétition, principe au cœur de la lyrique médiévale comme éternel ressassement, et le lieu d'une tension entre un temps cyclique et un temps linéaire orienté vers la perspective de la mort. Malgré l'accent porté sur la prouesse technique, D. Hüe observe cependant que l'horloge ne devient pas emblème marial, peut-être du fait de son imperfection réelle puisque sa précision était loin d'être acquise : si la cloche se prête bien au symbole marial par le motif de l'incarnation du Verbe, l'horloge convient davantage au travail imparfait et difficile de régulation des passions que l'homme doit opérer en lui-même, dans la quête de la sagesse, du salut, ou de l'amour. Le traitement métaphorique et allégorique de l'horloge comme mécanisme de régulation témoigne en tout cas d'un processus d'intériorisation du temps qui contredit l'objectivation du temps qu'opère l'horloge comme instrument de mesure.

### Productivité métaphorique

Les propriétés physiques, mécaniques ou formelles des cloches et horloges permettent de développer des métaphores diverses : ainsi par sa forme, la cloche est volontiers anthropomorphisée, avec une gorge, des oreilles ou une langue qui vaut pour le battant chez Honorius d'Autun<sup>75</sup>. Elle est baptisée, selon une pratique attestée à partir du XI<sup>e</sup> siècle, des noms de donateurs ou parrains, telle Marie de Syon qu'évoque Jacques le Lieu dans un chant royal étudié par D. Hüe<sup>76</sup>. Sa forme évoquerait le sein maternel, ce qui conforte l'association à Marie et au verbe incarné chez Jacques le Lieur. La forme d'ancolie ou de poire que peut prendre la cloche peut la rapprocher de contenants et expliquer en partie son lien avec les calices et le Graal. La forme des cloches, le geste alternatif de les sonner ou l'uti-

75. Référence signalée par J.-M. FRITZ, *Paysages sonores, op. cit.*, note 3 p. 296. *Gemma animae*, I., 142-143, à propos des prédicateurs.

76. Dans le domaine religieux, l'horloge appartient aux *ornamenta* mais contrairement aux calices et cloches, elle n'est pas distinguée par des sacrements particuliers.

lisation d'un marteau offrent également de possibles équivoques obscènes. Dans le *Roman de Renart* par exemple, Tibert use d'une telle métaphore après avoir émasculé un prêtre chez qui il s'était retrouvé pris au piège :

Mes d'un des pendanz a il mie.  
A tot le meins en sa paroche  
Ne puet soner qu'a une cloche<sup>77</sup>. (branche I)

Dans une lettre où il est question de trois demoiselles qui auraient souhaité coucher avec un certain Paviot, déjà bien occupé à satisfaire sa femme Blanchette, Eustache Deschamps<sup>78</sup> file la métaphore de l'horloge pour évoquer l'acte sexuel dans des formules comme « attemprer l'oreloge » (26), « (les contrepois) attemprer » (47), « faire sonner l'oreloge » (71), « avoir oreloge a sejour, / Pour sonner comme Paviot » (148), « l'eure sonner » (43). L'insistance ironique sur l'épuisement de Paviot et son dur labeur, qui « ne sonnera mais a pièce / Tant est grevez, [...] de ci a trois moys » (50-56), permet aussi d'esquisser un système allégorique d'analogies : la corde, le marteau et le contrepois évoquent les attributs virils tandis que la cloche représente le sexe féminin, dans une déclinaison de l'image traditionnelle de la forge sur un registre sexuel :

Mais le ferir au martel nuit  
Trop plus qu'il ne fait a la cloche,  
Pour ce qu'a ferir trop s'esloche,  
Et pour ce pas tant ne s'en deult  
La cloche, qui point ne se muet,  
Com les contrepois et les roes  
Qui toudis vont par leurs escroes  
En tournant jusqu'a chascune heure,  
Que corde et contrepois labeure,  
Pour ferir comme temps en est; (v. 30-39)

Le rêve de Paviot semble se confondre avec une véritable aventure nocturne : les cris des dames à la porte de la chambre se confondent avec la sonnerie d'une horloge et la chanson d'un Jacquemart<sup>79</sup> invitant Paviot à répondre à la requête sexuelle de sa femme :

77. *Le Roman de Renart*, éd. et trad. J. Dufournet, Paris, GF-Flammarion, 1985, p. 88. « Mais il a perdu un de ses grelots et il reste que dans sa paroisse on ne peut plus sonner que d'une cloche ».

78. *Œuvres complètes d'Eustache Deschamps*, Paris/Le Puy, (1<sup>re</sup> éd. 1849), volume VIII. MCCCCXIV, p. 45 à 49 (Corpus électronique Garnier).

79. Le *clocheman* désigne le sonneur de cloches, tandis que *clochetteur* renvoie plutôt à l'homme qui précède les convois funèbres en sonnant des clochettes. Le *heurier* désigne l'automate qui sonne les heures, comme le *picantin*, le personnage qui frappe les heures, selon le dictionnaire de Godefroy.



Toute nuit tel vie menerent;  
 Mainte grasse chançon chanterent,  
 Disans: « Resveille toy, Robin! »  
 Ne finerent jusqu'au matin  
 De moy esveillier a toute heure,  
 Chantans: « Joli fevre, labeure!  
 Or forge, forge, martelet! »  
 Puis y ot un petit varlet  
 Qui, a maniere d'un herault,  
 Ne faisoit que crier en hault  
 A haulte voix de plain pouoir:  
 « Paviot, faictes vo devoir! » (v. 81-92)

Si la production métaphorique des cloches et horloges est abondante, en revanche la moisson concernant les locutions et proverbes est étonnamment faible, a constaté M. Colombo, même si la mesure et la perception du temps sont créatrices dans le champ temporel.

La présence des cloches et horloges en littérature éclaire donc la perception de ces objets sous un angle différent de celui des historiens : les cloches en littérature véhiculent des représentations symboliques anciennes et païennes autour d'une représentation cyclique du temps que le christianisme récupère et réinvestit notamment autour de pratiques magiques et apotropaïques, et que le roman se réapproprie dans une esthétique du merveilleux qui nourrit l'aventure. Les textes littéraires à travers l'exploration de différentes formes et genres, manifestent la pluralité des représentations du temps, en même temps que l'ambivalence symbolique fondamentale des cloches et horloges, entre instabilité et régulation temporelle, menace et protection, marginalité et divinité, risque et salut. Ces mêmes textes littéraires se montrent simultanément sensibles aux innovations technologiques puisque l'horloge pénètre très tôt en littérature avec l'allégorie amoureuse de Froissart, les considérations astronomiques de Guillaume de Digulleville ou les chants royaux rouennais pour figurer un idéal de mesure et de maîtrise que ce soit dans l'harmonie divine du cosmos ou la figure de Tempérance. Le traitement du temps comme celui des cloches et horloges dans le genre romanesque et les formes poétiques de la fin du Moyen Âge, reflète enfin une évolution globale de la représentation du temps, mais pas tant rendu abstrait par le décompte technique que davantage intériorisé par un homme qui cherche à s'en assurer la maîtrise pour conjurer l'angoisse plus forte de la mort. C'est peut-être que la littérature représente précisément un moyen de ne pas être dépossédé du temps par la technique, mais au contraire, de construire un temps subjectif tout en



conjurant les angoisses associées à un temps linéaire et irréversible qui est celui des horloges modernes qui gouvernent aujourd'hui plus que jamais notre quotidien dès l'enfance, en déphasage avec nos horloges physiologiques ou individuelles.